

Questions à Philippe Sollers (*Une vie divine*)

- Pour commencer, une question kundérienne : Qu'est-ce qu'*Une vie divine* ajoute à l'histoire du Roman, si c'est le cas, et d'autre part, à l'œuvre de Ph. Sollers, étant donné tout ce que vous avez déjà ajouté ?

Le mot « ajouté » dans sa connotation arithmétique - comme s'il y avait une liste, que les choses s'ajoutent les unes aux autres - franchement me gêne. J'évolue davantage dans l'algèbre que dans l'arithmétique. La question du temps posée de cette façon là me paraît aussitôt très restrictive. Et cela va avec le côté étroit, à mon avis passéiste, voire même carrément dix-neuviémiste qui imprègne toute la pratique et la théorie de Kundera. Car il suffit de voir comment il pose ce qu'il appelle l'histoire du roman pour voir à quel point les lacunes sont énormes, les préjugés considérables et les choix historiques - fixés à l'Europe centrale - très contestables. L'histoire du roman s'est faite en somme pour cacher quelque chose de beaucoup plus important que l'on peut prendre dans le terme d'histoire même, c'est à dire, si vous voulez, l'histoire de la littérature, l'histoire de l'art, l'histoire de la politique, des guerres, de ce que vous voulez... Votre question me renvoie au tourniquet classique qui consiste à me demander si je fais des romans selon le critère des romans définis de telle ou telle façon en général, de façon estimable d'ailleurs s'il s'agit de littérature, mais, la plupart du temps, dans une marchandisation qui consiste à définir cela selon le mode anglo-saxon. Pour aller vite, vous ouvrez un livre et vous assistez à un film. Vous lisez un livre uniquement pour assister à un film. Plus c'est transparent comme forme, plus ça va d'un point à un autre, avec ce que les anglo-saxons appelle une « story », et plus vous avez quelque choses qui ressemble à ce qu'on appelle « roman ». Il peut y avoir des réussites locales, à condition que vous oubliez ce que vous êtes en train de lire. Si c'est comme ça, évidemment, les trois quart de la bibliothèque disparaissent, et il ne reste plus grand chose de ce que l'on pourrait appeler l'écriture même. Qu'est ce que j'en pense, moi qui suis défini comme étant incapable d'écrire un vrai roman ? C'est une critique qui revient tout le temps. Sans arrêt. Il doit donc y avoir un violent enjeu sur cette affaire. De quoi s'agit-il ? Eh bien, ce qui est visé ainsi, c'est le roman au sens français du mot qui dérange considérablement. Ne serait-ce que le roman tel qu'il apparaît dans toute sa splendeur au dix-huitième siècle, chez Voltaire ou Diderot notamment. Ce qui est visé en même temps, ce sont les romanciers libertins du dix-huitième siècle dont l'un des plus grands s'appelle « anonyme »... Anonyme est un auteur de génie, qui change d'identité au cours d'années très effervescentes et pour tout dire révolutionnaires... Le roman français, de cette époque, a

une fonction révolutionnaire. Et dans cette histoire, disons molle, « humaniste » du roman, ce qui tend à être nié, c'est la portée révolutionnaire du roman, tout simplement. Les récits, les romans français sont faits pour agir et subvertir de façon active les marionnettes sociales qui sont là en train de s'agiter dans une stagnation qui n'a que trop duré. Pour moi, le roman est la technique qui doit conduire à la poésie pratique, existentielle. La continuité de la pensée par d'autres moyens, par des moyens qui sont, tout à fait spécifiques. Par exemple, on n'a pas fait encore, à ma connaissance, dans un roman, une prise romanesque et historique de la façon dont il faut savoir vivre pour savoir lire Rimbaud ou Hölderlin, comme je le fais dans mon roman *Studio*. Sans parler d'Ezra Pound - mais on a pas besoin de mettre les noms, puisqu'il faut aller directement à l'énergie qui se dégage des phrases elles-mêmes. Ce roman actif et révolutionnaire ne s'intéresse donc pas à une histoire dépassée, revisitée d'une façon un peu poussive, mais à l'envers de l'histoire contemporaine, portée à son niveau de critique sociale, et de critique secrète, en profondeur. Un seul exemple : En 1993 je publie un livre qui s'appelle *Le secret*. Je passe chez Pivot en 1982 avec André Frossard qui vient de publier un livre sur le pape Jean-Paul II, « N'ayez pas peur ». Je suis sur le plateau, et immédiatement j'enchaîne sur le fait que cette attentat de 1981 sur la place St-Pierre de Rome a été fomenté et exécuté par les services secrets russes. C'est donc un attentat de l'ex Union Soviétique sur un Pape polonais, décrit d'ailleurs à l'époque comme un polonais parfaitement subversif. A ce moment là, sur le plateau, tout le monde me fait taire, y compris Frossard, ancien communiste converti au catholicisme, qui me dit qu'il ne faut pas avoir une vision policière de l'histoire. Donc, j'émetts là une hypothèse qui est immédiatement empêchée : il ne fallait pas dire ça ! - Eh bien vous avez appris il y a quelques jours que la justice italienne révélait au jour des preuves irréfutables que l'attentat en question a bel et bien été commandé par Brejnev lui-même, par les services de sécurité de l'armée, en connexion avec les services bulgares. Le type qui a été sorti de prison, il s'appelait Antonov, a toujours prétendu qu'il n'était pas là sur la place St-Pierre à ce moment là. Maintenant il y a des documents photographiques qui prouvent qu'au contraire il était là. Nous sommes, sauf erreur de ma part, mais nous irons plus tard au calendrier, en 2006, les faits que je vous mentionne datent donc de 1981, l'émission de télévision date de la fin 1982, et le livre, que vous pouvez relire, je vous assure, il se lit... s'appelle *Le secret* et est paru en 1993. Ça porte sur toute cette affaire. J'ai envoyé, à ce moment là, mon livre à Rome, et j'ai été archivé comme ayant dit au moins un très gros bout de la vérité. Ce qui m'a entraîné, par la suite, à écrire un livre sur *La Divine Comédie* que j'ai présenté à Jean-Paul II

qui m'a mis la main sur l'épaule avec beaucoup de tendresse, une tendresse, j'allais dire, militaire... Et par la suite, j'ai continué à envoyer mes livres dont le dernier réédité en livre de poche sur Mozart, lequel a été reçu avec une bénédiction apostolique indubitable. Tout ça pour vous dire que voilà du roman ! A l'état brut, et en guerre. Moi je me préoccupe de ce qu'il y a dans l'histoire que l'on veut nous cacher, je parle de la proposition, que nous avons affaire à une falsification de l'histoire auquel les romanciers, participent tout naturellement comme s'ils étaient des délégués de l'obscurantisme historique. La mauvaise réputation que j'ai - n'en doutez pas - vient de cette activité qui consiste à radiographier l'envers de l'histoire contemporaine, pour parler comme Balzac. Avec *Une vie divine*, il s'agit, toujours, contre la falsification historique, de retourner les cartes de Nietzsche. Mes romans débutent presque tous de la même façon, par une description de l'invivable ; d'un pic absurde et tragique. Le narrateur, donc, se met en tête ce qu'aurait pu être l'œuvre et la vie de Nietzsche, si elles n'étaient pas falsifiées. Le roman a pour fonction la continuation de la pensée en fonction de l'histoire de la métaphysique et de ce personnage, là, qui vous est enfin révélé par le roman. En dehors de toute bibliothèque universitaire. Le meilleur livre sur Nietzsche d'ailleurs, que personne n'a lu à tort, c'est le *Sur Nietzsche* de Heidegger, bien entendu. Personne n'en tient compte, tant pis... Ce n'est pas grave. Mais là, je crois, pour la première fois, vous vivez ce que Nietzsche pense et vit au moment où il pense et vit, c'est à dire où il continue à vivre. Le travail ne doit pas se voir. Par définition. Ce doit être léger, mais la biographie, la correspondance de Nietzsche, ses adresses successives, la façon dont il est à ce moment là, à la fin du dix-neuvième siècle, tout cela est quand même extrêmement précis, et il ne s'agit pas d'une biographie, il s'agit bel et bien d'un roman, puisqu'il faut être en imagination, présent dans la présence même de Nietzsche, à l'intérieur de ce qu'il se pose comme question sur le temps. Toutes vos questions, d'ailleurs portent sur le temps. On n' « ajoute » rien. On multiplie la profondeur.

- Qu'est-ce qui compte le plus aujourd'hui pour Philippe Sollers ? Est-ce, par exemple, la transmission d'un héritage ? Est-ce qu'à partir de *Studio* il n'y a pas un déplacement qui irait du « comment dire » vers le « devoir dire » ? - Auparavant c'était : Le style contre les idées, via Céline, et aujourd'hui ce serait plutôt : ce qui est dit et comment on le dit sont deux choses également essentielles et importantes...

Qui dit héritage, dit d'une certaine façon, passivité. L'héritage est une notion bourgeoise structurée et amplifiée au dix-neuvième siècle. C'est le moment où la monogamie et la reproduction impliquent une transmission des biens par héritage. La fonction du notaire devient principale. Donc, transmettre un héritage, c'est vraiment à la portée de n'importe quel érudit ou académicien venu... L'embêtant c'est que, voyez-vous, on ne transmet pas le moindre héritage, tout s'effondre et se néantise à chaque instant. Et le fait de pouvoir être dans le temps, au niveau de ce qui a été, demande une insurrection considérable. C'est la guerre *La guerre du goût* n'est pas un manuel d'héritage, *Eloge de l'infini* non plus... C'est une guerre contre, encore une fois, la falsification historique, la mise en perspective erronée, le fait de dater « à la suite » et de confectionner des perspectives fausses, avec un intérêt puissant à ce que ce soit présenté comme ça. Je l'ai dit cent fois : les classiques sont modernes, les modernes sont classiques et il faut les lire tous exactement de la même façon. Ce qu'il y a lieu de transmettre, c'est non pas une histoire falsifiée, mais le retournement brutal de cette histoire - encore un geste peu apprécié, par l'académisme en cours ou les pseudo-modernes. Il faut se battre constamment sur deux fronts. Nous passons là d'un concept faux d'histoire, l'historicisme, à ce que Heidegger appelle très justement l'historial ce qui est tout à fait autre chose. Nietzsche l'appelle l'histoire monumentale, c'est à dire une autre conception du temps. Et ce temps est violent. Ce temps n'accepte pas la moindre passivité. Il y a une lettre admirable de Hölderlin où il dit que rien n'est plus difficile que le libre usage du national, ou du « national », ou du natif. Rien n'est plus difficile, c'est la raison pour laquelle, par paresse, personne n'y vient. Et moins que jamais. Donc, pour ce qui est de l'illustration de ce que je suis en train de dire, vous prenez tout l'appel stratégique au 18^{ème} siècle dans ce que je fais, pas un retour à... mais au contraire un appel en avant. Je vous rappelle d'ailleurs que le froid entre Kundera et moi a commencé quand j'ai publié mon *Vivant Denon*. Il publiait à la même époque un petit roman qui s'appelle *La lenteur*, il y a d'ailleurs dans mon *Denon*, un petit signe, comme ça... ironique, à Kundera. J'écris la rapidité, pas la lenteur... Nos relations se sont un peu distendues, à partir de là. Sur quoi ? Sur le français, non seulement comme langue, mais comme corps... Qu'en est-il du français, c'est une bonne question, on pourrait en parler longuement, lequel, où, quand, comment, par qui. Je ne suis pas francophone, je suis franco-faune... Quant à ce que vous avancez sur le devoir dire ou le comment dire... le style contre les idées, via Céline, c'est un peu vite dit... Il est plein d'idées Céline, je peux vous faire un recueil... Il n'a pas qu'une idée monomaniaque, il en a plein ! Tenez, vous me recopiez ça, c'est une lettre de 1946 : « Je

crois avoir reçu ce terrible don à la naissance, cette malédiction des créateurs authentiques, ce surcroît de vitalité profonde, cette jeunesse absolue que l'on a toujours remarquée chez ceux qui avaient enrichi un certain domaine littéraire, scientifique, politique...» « Jeunesse absolue...», vous voyez qu'on est dans un rapport au temps bizarre...on est dans le natif... « ce terrible don à la naissance... »... Bon, écoutez *Paradis*, c'est plein d'idées, enfin, pas au sens platonicien, bien sûr, puisqu'il s'agit d'un retournement de la Métaphysique... Ce qui est dit et comment on le dit sont deux choses également essentielles... Il n'y a aucune rupture, de ce point de vue, dans tout ce que j'ai écrit...La forme vient comme-çi ou comme-ça, selon l'angle. On ne va pas perdre du temps pour savoir si j'ai trahi *Paradis* en écrivant *Femmes*... Etc. C'est la même chose, mais pas dans la même intensité du dire, de la diction, pas dans le même tempo. Il s'agit toujours de quelque chose qui touche au Temps.

- Etes-vous d'accord avec l'idée que les deux femmes présentes dans *Une vie divine* sont, en fait, des faire-valoir du narrateur (de l'indépendance propre au principe masculin ?) - le lecteur n'ayant pas vraiment l'opportunité de s'attacher à elles comme personnages...
- Il était temps que surgisse quelqu'un qui prendrait le parti de ce que vous appelez joliment, « le principe masculin »...Enfin Sollers vint... Car, franchement, ouvrez les yeux et feuillotez les livres, vous verrez à quel point ce principe a quasiment disparu de la réalité. Au passage je vous signale un livre excellent : « J'étais derrière toi » de Nicolas Fargues, qui doit avoir trente ans, c'est un très bon roman¹, qui vous montre à quel point le masochisme masculin peut être décrit à travers une conjugalité vécue comme un enfer avec, dieu merci, l'apparition d'une italienne de vingt ans qui s'appelle Alice et qui sauve ce pauvre narrateur des flammes de la dépression intense. Ce que vous semblez méconnaître en attendant que les femmes d'*Une vie divine* deviennent des personnages, auxquels vous pourriez éventuellement vous « attacher » ; c'est que rien n'est plus tabou aujourd'hui sur le plan religieux, philosophique, moral, social, du point de vue de la propagande constante, rien n'est plus tabou, interdit qu'une réelle complicité entre un homme et des femmes, ce que je n'arrête pas de décrire dans mes livres. *Femmes* était d'abord un tableau de Mendeleïev. Il y avait les positives et les négatives ; et ensuite vous avancez dans tous mes livres avec des portraits de femmes qui sont toujours censurés. Au point qu'un type récemment m'a dit : « c'est

¹ POL, 2006

curieux cette histoire... » Il s'est mis à faire un catalogue des personnages féminins de mes romans, pour pouvoir les classer, y en a plus de deux cents... Il faudrait quand même qu'un jour on s'aperçoive que j'ai beaucoup insisté dans cette direction ; en tant qu'ethnologue, aventurier, archéologue... sportif à l'occasion... voire même philosophe masqué comme dans le dernier roman... J'ai quand même extraordinairement étudié la question... sans rire. Ouvrez les livres et comparez... Citez moi quelqu'un qui ait fait ce travail nécessaire... Il a été question un moment donné, après son succès, d'adapter *Femmes* au cinéma. Et ça a été tout de suite impossible. Il fallait que le narrateur masculin soit à l'agonie... et revive sa vie. Il n'était absolument pas question de le faire circuler dans l'existence à travers des femmes, dans un but de plaisir et surtout de connaissance. Ai-je eu raison d'écrire un livre entier sur Casanova ? Bien sûr que j'ai eu raison. Au fond j'écris sans arrêt mon athéisme sexuel. Je vais au système nerveux foncier... la question femme... et c'est là où je peux vous dire que je suis réellement athée... « La maladresse sexuelle de Dieu... » n'est pas assez connue de nos contemporains et des humains en général. Donc, Ludi et Nelly sont des personnages de femmes extrêmement bien décrits. L'une s'occupe de mode, avec ascension sociale, l'autre, philosophe, rejette et vomit les prêtres masqués que sont devenus les philosophes... Vous voulez une liste... ? Non, bon, passons... Complicité de Nietzsche, qui ne souhaitait que ce genre de vie - les lettres de la fin, à Gast, le prouvent - avec des « petites femmes ». Ce que vous appelez « faire valoir » c'est en effet cette très mauvaise nouvelle pour la société, que j'annonce, à savoir qu'il y a des femmes qui trahissent l'instrumentalisation dont elles sont l'objet, et qui peuvent embrasser, non plus un prêtre masqué (elles n'y sont que trop portées), mais un esprit libre. Quel blasphème ! « La femme, dit Hegel, est l'éternelle ironie de la communauté. » Autour de cela, que de frou-frous, d'agitations, d'argent, de présentations de mode, de produits de beauté, quelle industrie ! publicité ! télé ! cinéma ! roman ! Bah, c'est faux ! C'est tellement faux que toucher à cela c'est presque toucher au Trésor. Comme l'ont bien compris mes amis libertins du siècle libre... mais je le fais d'une tout autre façon puisque vous avez vu que l'on ne s'échauffe pas à partir de textes érotiques, on s'échauffe au contraire, il ne faut pas rire, à partir de toute la bibliothèque conçue comme une immense erreur et un aveuglement complet sur la question sexuelle : Du *Banquet* de Platon qui est à mourir de rire, mis en situation, à *La nouvelle Héloïse* de Jean Jacques Rousseau, en passant... par Mme Guyon, par exemple... c'est ce qui s'appelle les séances de Temps dans *Une vie Divine*... Par ailleurs, sont pointés, en fonction de Nietzsche, ceux qu'il

a appelé « les prédicateurs de la Mort » Blanchot, Foucault...voire même le grand Samuel Beckett, dans *Mal vu mal dit*, cette vieille femme pétrifiée qui regarde se lever Venus...et tous ces textes une fois qu'ils sont mis en perspective...deviennent comiques. Ce qui était à démontrer pour les fidèles prosternés dans le « vouloir mourir » qui les anime...Pourquoi ? Le ressentiment, l'esprit de vengeance y compris porté contre soi. Donc...voilà, la complicité est trouvable chez un certain nombre de femmes...très différentes...Là, il y en a deux. Ailleurs, comme dans *Le cœur absolu*, il y en a bien d'autres.

- Avons-nous tort quand nous disons qu'il y a dans *Une vie divine* une donnée affective, émotionnelle supplémentaire ? J'ose cette métaphore : *L'étoile des amants* serait une pastorale en La majeur ; tandis qu'*Une vie divine* possède cette dimension tragique, presque effroyable, du Sol mineur ?

Nietzsche a toujours dit que sa révélation avait quelque chose d'effroyable. Il veut l'éternité, la profonde éternité, mais c'est la conséquence de cette révélation effrayante ! J'aime bien le début d'*Une vie divine* parce que je crois en effet que la tonalité (sol mineur) est là... Ce n'est pas tous les jours que quelqu'un se rêve avec son crâne ouvert... qu'il n'est pas certain de pouvoir refermer. Et d'ailleurs, par la suite, de façon plutôt ironique, parce qu'il ne faut pas rester dans l'effroi : Il se balade quand même avec son crâne...La scène de *Hamlet* est reprise presque intégralement, avec quelques modifications. Vous vous rappelez, Hamlet est au cimetière, il sort le crâne de Yorick « Alas, poor Yorick ! I knew him well!... » On peut mettre ça dans l'ordre que vous voulez... La mort est là, et peut-être pire que la mort, la chute dans le néant conscient de lui-même. Donc, oui, le début est indubitablement en sol mineur. Il s'agit ensuite de trouver d'autres tonalités... On va pouvoir passer en ré par exemple... Si vous m'autorisez la métaphore du chaos qui débouche sur la lumière, on sortira en Ut majeur ; comme dans la *Création* de Joseph Haydn, qui est le bienvenu à ce moment là. Il faut qu'il y ait quelque chose d'une intimité effrayante, pour qu'on puisse ensuite en sortir, ce qui renforce une affirmation par rapport à une négation radicale. S'il n'y a pas de négation radicale, il n'y a pas d'affirmation qui tient. On vous dira, oui Sollers, le libertinage... mais pas du tout...pas du tout... Personne ne parle de cette tonalité tragique. Et pourtant, elle est très présente dans ce que je fais. Je suis dessaisi du négatif pour être mieux falsifié. C'est drôle. C'est paternaliste ou maternaliste... maternaliste, disons, puisque désormais le maternalisme règne. Donc voilà, le oui doit sortir, d'une

certaine façon, du non. Ressentiment... vengeance... morale... Là vous n'êtes plus dans une expérience d'effroi, de culpabilité, de péché, mais la mort cellulaire, physique, elle-même. Il faut savoir si on en sort ou pas... Ne pas oublier, que la question fondamentale de Nietzsche, il suffit de lire *L'Antéchrist* pour s'en rendre compte...c'est que son adversaire principal ou son complice, les deux, n'est autre que quelqu'un qui quand même aurait vaincu la mort. Si vous adoptez cet angle...La mort fait très peur... Les prédicateurs de la mort sont partout...et vous êtes censé filer doux...Je fais de Nietzsche quelqu'un qui vainc la folie...Les deux colonnes du Temple, qui fait que vous êtes sommé de filer très doux, sont la mort et la folie. Qu'est-ce que ce serait d'être par-delà la mort et par delà la folie ? Voilà *Une vie divine*.

- Avons-nous tort d'affirmer que beaucoup d'idées passent moins qu'avant au crible des situations ? - Un exemple : vous consacrez tout un chapitre à Bordeaux dans *Portrait du joueur* ; des pages entières, magnifiques à décrire Rome dans *Femmes*... Dans *Une vie divine*, de ce point de vue là, on passe par exemple à Turin sans voir Turin, on reste un peu sur sa faim...

Eh bien, là, vous m'étonnez, parce que Turin est décrit en fonction de ce qui arrive à Nietzsche à Turin...Le personnage principal, c'est Nietzsche. Allez voir, il y a une plaque à l'endroit où il s'est effondré, ce fameux jour...l'histoire du cheval...Mais enfin il y a deux autres personnages qui font que la ville se transfuse en eux...Si vous allez à la basilique vous êtes avec le Saint-Suaire...qui est contesté...la question demeure...comment cette image s'est-elle formée sur du linge ? Vous avez un troisième personnage dont personne ne parle jamais et qui me paraît très important, Baudelaire l'aimait beaucoup, c'est Joseph de Maistre. Il est enterré dans l'église des Jésuites de Turin. Il est mort là en 1826... Ses écrits sur la révolution française ne sont que trop peu connus... Pour une ville, c'est pas mal déjà. L'intensité de la situation passe par ce drame triangulaire qui implique ces trois personnages, dont l'un, ou l'image de l'un, est Dieu lui-même...si vous acceptez ce détour...Donc, Turin, je regrette, il y a cette réception dans un hôtel magnifique de Turin que je décris...où il y a une femme, une « bourgeoise communiste », personnage tout à fait fascinant de la société italienne...C'est là où le narrateur fait un très mauvais jeu de mot, mais juste pour choquer « Les Inrockuptibles », il dit : Bourdieu est mort !

- N'avez-vous pas déplacé votre effort vers une forme plus proche des Mémoires ? Est-ce que vous ne cherchez pas, par rapport à notre époque, une certaine « lisibilité », une certaine transparence par rapport à une époque donnée, dont vous n'aviez que faire dans *Femmes* ou *Paradis*, par exemple.

Franchement, je crois que là, la « lisibilité » n'augmente pas compte tenu de la difficulté du contenu...qui est pourtant écrit de façon très claire...Le problème c'est que l'on peut présenter de façon très claire quelque chose que personne ne comprend...Il faut souhaiter que l'achat suive...que l'on puisse acheter quelque chose de très clair que l'on ne comprend pas. La question se pose par exemple pour Debord... qui me paraît être un auteur d'une extrême clarté. Pourtant, je n'ai pas rencontré dans ma vie plus de deux personnes et demie ayant compris ce qu'il a écrit. Même chose pour presque tout...Parménide, Nietzsche... La démonstration va porter sur le fait que voilà quelque chose que je vous présente comme étant lisible, pas d'obstacle, rien ne s'oppose, il n'y a pas de problème et pourtant...démonstration nécessaire ! Vous n'allez pas me dire qu'il n'y a pas de ponctuation, que ça va trop vite...il faut les deux démonstrations...que ça soit, paraît-il obscur comme *Paradis* ou clair comme *Une vie Divine*. Alors se pose la question du *pourquoi* ce n'est pas compris. Et là ça devient presque autre chose qu'un livre... C'est une expérience...Quelqu'un m'a dit récemment, une femme : « Ah j'aime beaucoup votre livre... » (ton affecté...) et je lui ai répondu « mais chère amie...ce n'est pas un livre »...Il y a un mot de Nietzsche à sa sœur au moment où il publie *Aurore*... Elle le félicite de vouloir obtenir une sorte de célébrité, et il lui répond : « Parce que tu me prends encore pour un écrivain ! » Ce sont des expériences dans le vif des corps...Il se trouve que cela prend la forme d'un livre...de temps en temps... La question de fond porte, désormais, sur le fait qu'un contenu...qui est là, sous vos yeux, parfaitement lisible, n'est pas compris...C'est un livre et en même temps tout à fait autre chose. Si on considère comme Nietzsche que la terre a une maladie et que cette maladie s'appelle l'humanité, déjà... on va assez loin ! Osons ça : les malades sentent que ça va aggraver leur maladie. Mais quelques uns pensent que c'est un remède qui va peut-être les conduire à une guérison rapide. En tout cas c'est comme ça que je vois les choses. C'est médical.

- Avons-nous tort de dire qu'*Une vie divine* est aussi le carnet de bord d'un marin de la terre ferme, un journal de guerre ? Il y a une esthétique du fragment, de

l'ellipse, qui apparaît ici de façon très sensible; qu'en pensez-vous ?

Absolument, je disais que c'était médical, et, à la limite... ce sont des ordonnances ! Vous savez que Nietzsche se procurait des médicaments qu'il se prescrivait à lui-même, personne n'allait vérifier s'il était docteur ou pas... Qu'est ce qu'il allait acheter ? On peut laisser aller son imagination... En tout cas, je peux vous dire simplement que mon surnom, lorsque j'étais employé d'édition, un peu moins maintenant, mon surnom pendant longtemps, de la part des ouvriers, des emballeurs, a toujours été « docteur ». Je ne suis pas écrivain, je suis docteur. Donc voilà, vous avez absolument raison, l'ellipse, dans *Une vie divine*, c'est l'ordonnance de médecine.

Quand vous parlez de mémoire, j'ai envie de vous dire que la question ne se pose pas uniquement de façon subjective. La question, quand même, consiste à changer de calendrier. C'est l'enjeu. Le livre est daté du trente septembre 118. Les mémoires de quelqu'un qui a changé de calendrier, ça devient bizarre. Ça consiste à porter un coup assez féroce, à ce qui bouillonne dans toutes les têtes, c'est-à-dire le roman familial. Point.

- Abordons un peu la question du nihilisme propre à notre époque et qui tient une grande place dans *Une vie divine*. Qu'est-ce qu'un nihiliste version 2006 ? Est-ce quelqu'un qui ne croit en rien ou quelqu'un qui croit à tout ce qu'une époque lui présente ? Autrement dit : pourquoi et comment Nietzsche est-il le contraire d'un nihiliste ?

Le nihilisme a sa noblesse historique. Le nihilisme a eu sa grandeur. Dostoïevski, etc.. Hélas, comme toute chose, le nihilisme a été absorbé, et retourné en servilité. Des vrais nihilistes aujourd'hui, je n'en vois pas. Je vois des gens qui trépignent... ou qui font semblant de contester. Quoi ? Tout. Et qui, en fait, sont des collaborateurs de l'ordre, et au service de cet ordre. Un nihiliste version 2006 sera immédiatement à mon égard, un ennemi radical. Dans la mesure où ce que je dis va porter sur sa servilité par ressentiment, esprit de vengeance, par rapport à l'ordre qu'il feint, peut-être sincèrement, de contester. Croire en rien et croire à tout, cela revient au même. La souveraineté de la Technique s'accompagne, comme dit Heidegger, d'une intense crédulité. Ce que je peux vous démontrer à longueur de temps en écoutant le bla-bla universel. Floraison de tous les faux remèdes, charlatanismes généralisés. Nietzsche est un nihiliste. Il le dit. Actif. Et c'est précisément parce qu'il l'est à ce point là, qu'il diagnostique ça à fond, qu'il peut être aussi le contraire. On n'est pas l'Antéchrist sans le Christ, cela ne voudrait rien dire. Dionysos contre le Crucifié, c'est là

qu'il faut regarder de près, on n'est pas au-delà du nihilisme sans être fondamentalement nihiliste. Ou l'avoir été, en avoir vu la limite. Mortelle en l'occurrence. Ou démente. Autodestructrice en tous cas. Je veux tuer et je finis par me tuer moi-même... Il faut se méfier des gens qui vous traiterait de nihiliste, comme ça, sous prétexte qu'il vaudrait mieux adhérer, s'éclater n'importe comment. Parce que c'est ça le nihilisme justement. Le nihilisme c'est ne pas poser la question du néant. Si la question du néant n'est pas posée, et bien, on peut s'agiter dans tous les sens, on sera nihiliste. Le plus grave dans cette affaire, c'est que désormais l'espace dit social, est complètement bouclé, sans distinctions. Quand Nietzsche annonce que désormais la plèbe va régner, il emploie ce mot à la fin du 19eme siècle, eh bien, tout lui donne raison. La plèbe, pas le peuple, la plèbe ! Et lorsqu'il dit, et il le prouve ou plutôt notre époque lui donne raison : « plèbe en haut, plèbe en bas », c'est ça qu'il faut comprendre... Plèbe en Jet-set, plèbe en banlieue. On y est. Nietzsche est un anarchiste aristocratique absolu. Maintenant, vous ne pouvez plus garder ce terme d'aristocratie, au sens ancien, c'est pour les magazine... La bourgeoisie elle-même, dans sa grandeur, révolutionnaire, n'existe plus... Vous avez les classes moyennes, c'est-à-dire n'importe quoi. Il y avait un héros qui devait rédemptionner tout ça, c'était le prolétariat, bon...il a disparu aussi. Et vous avez la prédiction qui se réalise, c'est-à-dire : « Plèbe ne haut, plèbe en bas ». C'est une grosse surprise, elle est contemporaine : désespoir, violence, brutalité, analphabétisme, illettrisme, connerie, bestialité généralisée, en haut, comme en bas...- Il ne faut pas croire que le haut donnera des leçons au bas. C'est la même substance. Le maître et l'esclave, c'était le bon temps...Cependant une nouvelle noblesse est quand même nécessaire, dit Nietzsche, et il se dévoue...Et, là, il commence à dire « nous », par politesse...sauf que son « je » est assez multiple pour qu'il puisse se prendre lui-même pour un « nous ». « Nous, philosophes de l'avenir... ». Pour ce qui est de la révélation de l'éternel retour, dont nous devrions parler plus longuement, mais on n'a pas le temps, Nietzsche envisage qu'il faudra peut-être quelques siècles pour qu'elle se réalise... D'une certaine façon, je suis l'évangéliste de Nietzsche...Je suis un peu en avance... C'est un temps énorme, des millénaires, pas l'émission d'hier soir sur telle ou telle chaîne, le nihilisme quotidien, la petite monnaie du nihilisme. Nietzsche est le nihiliste qu'il fallait pour diagnostiquer et dépasser le nihilisme...Il faut distinguer ce qu'il appelle le pessimisme romantique : Wagner, Schopenhauer...bonjour Houellebecq...et le pessimisme dionysiaque, c'est à dire le sien...le vrai négatif, la possibilité d'une néantisation. L'éternel retour ne va pas sans une révélation effroyable de la néantisation. C'est la

raison pour laquelle Nietzsche ne confessait cela qu'à mi-voix, avec la main sur le visage d'après les témoins, et avec une expression de grande terreur...

- Pour les chrétiens, une vie divine s'obtient par injonction de la grâce : l'être est choisi. Pour les hindouistes, la réalisation, l'obtention d'une vie divine, passe par l'initiation due au guru. Est-ce que cette différence est d'ordre culturelle ? Qu'en pensait Nietzsche ? Quelle forme prend son questionnement à propos du salut ?

Le salut, il l'écrit avec un grand S...Pour Nietzsche, le Christianisme, surtout le protestantisme (il insiste beaucoup là-dessus à juste titre), est une hémiplegie...Il a connu l'Inde à travers Deussen, on le sait, et pour lui tout ça c'est du nihilisme...C'est à dire : ascétisme...résignation, recherche de l'au-delà, disparition du corps, etc. Pour lui la question du Salut porte précisément sur le fait que tout le monde se trompe depuis des millénaires...partout, sans exception. Que ce soit le monothéisme, qui vous embarrasse quand même considérablement surtout ces temps-ci, je ne rêve pas... ou bien le bouddhisme, l'Inde, etc. Pour lui, c'est la même chape d'erreur, depuis des millénaires... C'est une position très hostile à toutes les formes de collectivités ou de sectes qui vous promettent le salut...Si vous voulez rentrer dans le « nous » nietzschéen (encore une fois peut-être par politesse), alors il faut que votre « je » se débarrasse de tout ça...à travers ce que vous voudrez. Si vous voulez vous taoïser, vous gourouter, vous tantriser, vous bouddhisier, , vous droguer, ou même revenir au Christianisme, vous convertir à L'Islam, ou même à la limite au Judaïsme, ce qui est encore plus compliqué, d'accord... - Mais il faut avoir dépassé tout ça pour être avec Nietzsche...Vous avez vu que j'ai choisi mon camp, à savoir que, après avoir pesé le pour et le contre de toutes ces fariboles, c'est tout simplement à Rome, au Saint-Siège, que la chose se passe réellement. D'où la fin du livre où Nietzsche écoute le pape Benoît XVI en train de jouer du Mozart, ce qui n'est pas courant pour un pape, avec son assistante qui joue de la viole de gambe...Il est là, pensif...mais vous aurez remarqué aussi que la toute fin est quand même dans le style védique... La question de mettre le pape en scène n'est pas nouvelle...J'ai déjà fait ça dans *Femmes*, j'ai refait ça dans *Le Secret*, je vous assure que cela ne plait pas...et moins ça plaît, plus ça me paraît là qu'il faut aller voir. Benoît XVI vient de se remettre à Dante...le *Paradis*...Comment voulez vous que ça ne me plaise pas, j'y vois même une influence souterraine. Entre les monothéismes...il faut quand même, à un moment,

choisir le moindre. Je ne dis pas que j'aurai fait ça tout le temps, mais en ce moment, avec les protestants fous américains...c'est inouï...de folie...et Mahomet de l'autre côté, il s'agit quand même de choisir...Donc, un petit appartement au Vatican tranquille... pour continuer à lire et écrire... Pourquoi pas ?!

07/02/2006

David Atria
Nunzio D'Annibale